

IDÉES

Nous ne sommes pas ce que vous croyez

Amour, amitié, famille, nation, univers. Une réflexion philosophique sur tous les liens humains qui nous constituent. Un essai brillant mais bien trop convenu.

« QU'EST-CE QUI NOUS UNIT ? »
Roger-Pol Droit,
Plon, 150 p., 14,90 €



La copie est bonne. Les auteurs, les citations sont présentés en bouquet. On passe avec bonheur d'Aristote à Bossuet, de Socrate à Lucrèce, jusqu'à quelques auteurs chinois inconnus (de nous !), en guise de coquetterie exotique du meilleur effet. La prose est contenue, retenue, lisse. La note sera la meilleure possible. À la question « Qu'est ce qui nous unit ? », l'élève Roger-Pol Droit a répondu en rendant une dissertation de philo impeccable. S'il ne l'avait déjà, on lui donnerait l'agrégation sans hésiter. Comme tout brillant élève, il maîtrise non seulement

son sujet, mais aussi ce que le professeur attend de lui, cet humanisme mesuré qui n'interdit nullement les « petites patries », mais recadre aussitôt ces « nous » partiels dans le glorieux « nous » universel. Amour, famille, amitié, nation, univers, tous les « nous » y passent. Même celui des « vivants », qui mêle hommes et animaux. Mais on voit assez vite où l'auteur veut en venir. Il souhaite nous protéger de cette grave maladie qu'on appelle « populisme ». Lui aussi. Il veut nous éviter « *les pièges du terroir et de l'identité* ». Monsieur est trop bon. Il le fait avec délicatesse et raffinement, sans les gros sabots des prédicateurs habituels du « pas d'amalgame ». Il opère par allusions et références ; mais celles-ci sont évidentes et transparentes. Il cite Lévi-Strauss qui, dans son célèbre texte de 1945, *Race et Histoire*, montre que les Indiens d'Amazonie eux aussi

- comme de vulgaires Européens - se considèrent comme des modèles indépassables de l'humain ; et que tous les hommes devraient s'interdire une telle illusion. Mais à la fin de sa vie, Lévi-Strauss allait plus loin : il estimait que ce sentiment de supériorité était nécessaire à la cohésion et à la survie du groupe ; qu'un peu de xénophobie protégeait le groupe de la dissolution par haine de soi ; ce qui menaçait désormais la France.

Mais notre auteur ne veut pas connaître ce Lévi-Strauss-là. Il nous explique que « *si la thématique du vivre ensemble est devenue centrale ces dernières années, ce n'est pas que nous ayons cessé de coexister, ni de collaborer à mille travaux collectifs. C'est plutôt que nous ne savons clairement au nom de quel horizon commun nous le faisons, ni vers quel avenir nous souhaitons nous diriger* ».

Notre bon élève est un rhéteur accompli. Il prend les causes pour les effets et vice versa. On a inventé cette formule du "vivre-ensemble" parce qu'il n'existe plus. "Quand la chose disparaît, on y met le mot", disait déjà Montherlant

Notre bon élève est un rhéteur accompli. Il prend les causes pour les effets et vice versa. On a inventé cette formule du « vivre-ensemble » parce qu'il n'existe plus. « *Quand la chose disparaît, on y met le mot* », disait déjà Montherlant. Les populations se séparent en fonction de critères ethniques et religieux, et non plus seulement sociaux. Si ceux de la banlieue et ceux du périurbain, pour parler comme les géographes, s'éloignent volontairement, ce n'est nullement parce qu'ils

ne voient pas vers quel avenir se diriger, mais parce qu'ils le voient trop bien. Que cet avenir les effraie parce que le présent est invivable ensemble. Les modes de vie, les cultures, les passés, sont trop différents, le plus souvent antagonistes.

Une séparation lente mais inexorable entre deux « peuples » sur un même territoire, qui donne raison à Auguste Comte : « *Ce sont les morts qui gouvernent les vivants.* » Mais Roger-Pol Droit ne veut rien voir ni rien entendre. Il ne peut pas accepter cette explication par les origines. Pour lui, l'identité n'existe pas, ou alors elle est en perpétuelle construction. Notre auteur refuse de conjuguer le verbe être ; il ne veut connaître que le verbe devenir. « *L'Histoire nous apprend que les identités sont du côté du devenir, pas de l'être... Ce qui fait liens entre humains, ce ne sont jamais réellement ni le sang ni le sol.* » Les

poilus de Verdun auraient sans doute apprécié qu'on vienne leur dire qu'ils ne défendaient pas le sol sacré de la patrie ; et les générations de nobles qui ont donné leur vie pour le roi auraient embroché le malotru qui leur aurait affirmé qu'ils ne faisaient pas honneur à leur sang. Notre auteur n'est pourtant pas irénique. Il sait que l'histoire de France est une suite de guerres civiles, à blanc ou au dernier sang. Mais il demeure un irréductible moderne. « *Qu'est ce qui nous unit ? Il est possible de répondre : nos échanges.* » Vision liquide de l'identité, libérale, contractualiste. Qui méprise racines, ancêtres, et privilégie les hommes du présent sur ceux du passé.

Pas un héritage ni une permanence ni une continuité. Il ne peut s'agir que d'un

« *devenir français* ». Mais comment devenir français si personne ne donne le modèle de l'être ? Et quel est ce « *devenir* » français si l'« *être* » français a été englouti ? Si on prend un couteau tricolore et que l'on remplace la lame et le manche, qu'est-ce qui reste de la France sinon le nom sur l'étiquette ? Avec l'identité française, Roger-Pol Droit fait le même pari que les partisans de la théorie du genre avec le sexe. On sait depuis Pascal que « *ce qu'on appelle nature est une première coutume, comme la coutume est une seconde nature* ». Mais cela ne signifie pas que tout est pure construction, et qu'on peut tout déconstruire. Roger-Pol Droit est pris à son tour dans cette hubris constructiviste. Les enfants créent les parents autant que les parents créent les enfants, nous dit-il. Les citoyens façonnent l'État autant que l'État façonne les citoyens. La passion égalitaire de la démocratie ravage toute hiérarchie, ainsi que l'avait prédit Tocqueville, qui n'est pas au programme de la classe de notre brillant élève. Sa réponse à la question fondatrice : « *Qu'est ce qui nous unit ?* » n'est pas mauvaise ni fautive. Elle est vaine. Elle est excellente pour les bibliothèques ou les salons. Mais face au vent de l'Histoire qui souffle, et soufflera de plus en plus fort, que restera-t-il de cette dissertation élégante, mesurée, humaniste ? Rien car alors ne restera qu'« *eux* » et « *nous* », et ce « *nous* » sera brutalement ressuscité par « *eux* », selon la célèbre apostrophe de Julien Freund : « *Vous pensez que c'est vous qui désignez l'ennemi, comme tous les pacifistes. Du moment que nous ne voulons pas d'ennemis, nous n'en aurons pas, raisonnez-vous. Or c'est l'ennemi qui vous désigne. Et s'il veut que vous soyez son ennemi, vous pouvez lui faire les plus belles protestations d'amitié. Du moment qu'il veut que vous soyez son ennemi, vous l'êtes.* » ■